

1

Voilà, nous y sommes. Jamais je n'avais imaginé, il y a quelques mois, que je prendrais place à bord d'un Boeing 777 à destination de la France pour autre chose que de courtes vacances.

Lorsque, au cours du traditionnel repas du réveillon, nos parents nous ont annoncé leur intention de déménager, je n'ai pas été étonnée. Je crois que mon frère et moi avons changé de pays plus souvent que de garde-robe. Comme nos parents, nous sommes nés aux Philippines, mais nous n'y avons jamais vécu en dehors des vacances scolaires que nous passions parfois chez nos grands-parents.

Papa est diplomate. Après avoir été en poste à New York pendant deux ans – le mandat le plus long qu'il ait jamais eu –, il vient d'être muté en France. J'aurais été heureuse d'habiter Paris. J'y ai déjà séjourné et j'adore la capitale de l'art et de la mode. Mais, comme rien ne se déroule jamais comme on l'espère, papa a été envoyé au Palais des droits de l'homme, dans une ville du nom de Strasbourg. Je n'ai aucune idée de ce à quoi cela peut bien ressembler, mais je ne vais pas tarder à le découvrir.

Alors que je vais prendre la place côté hublot, mon petit frère me devance et se rue sur le siège que je convoitais. Fier de son coup, il me tire la langue en signe de provocation.

— Tant pis pour toi, Jim. On a moins de chances de mourir, côté couloir.

Je raconte n'importe quoi, juste pour le plaisir de le faire enrager. Je n'ai même pas le temps de profiter de sa réaction que le visage de ma mère, assise devant nous, se tourne vers moi.

— Arielle ! Arrête de faire peur à ton frère.

Oh. Elle a utilisé la version longue. Ça veut dire qu'elle est fâchée. En général, on utilise mon surnom, Ari. J'ai horreur de mon prénom. Combien de gens m'ont comparée à la Petite Sirène ? Même si physiquement, avec mes longs cheveux noirs, mes yeux de jais en amande et ma peau mate, je ne lui ressemble en rien. J'ai toujours préféré le prénom de ma sœur. Elle s'appelait Belle. Nul besoin de préciser que mes parents sont de grands fans de Disney.

— OK, maman.

Je donne une petite tape qui se veut rassurante sur le genou de mon frère.

— Je rigolais.

— Je sais. De toute manière, je ne te croyais pas.

Je vais répondre quelque chose, mais la voix de l'hôtesse de l'air m'en empêche. Je prête attention aux consignes de sécurité délivrées par l'équipage, après quoi l'avion entre en phase de décollage. J'avoue éprouver un énorme pincement au cœur quand les gratte-ciel new-yorkais deviennent aussi petits que des boîtes d'allumettes, et dédie un ultime au revoir à la statue de la Liberté. Aucun de nous ne parle, parce que chacun sait ce que nous laissons derrière nous. Comme s'il devinait la détresse qui s'est insinuée dans mon cœur, Jim glisse sa main dans la mienne. Nous passons notre temps à nous chamailler, mais certains événements récents m'ont fait réaliser que ce garçon, de trois ans mon cadet, est ce que j'ai de plus précieux au monde.

Le programme de divertissements n'est pas si mauvais. J'ai le choix entre cinq films différents. Je les ai déjà tous vus, et aucun ne m'a déplu. J'en choisis néanmoins un, que je vais pouvoir visionner tout de suite grâce à l'écran

individuel situé devant moi. Je suis une véritable cinéphile. J'adore tout ce qui touche à l'audiovisuel et je suis capable de m'émerveiller devant des œuvres que j'ai visionnées plus de vingt fois. Alors que je place les écouteurs sur mes oreilles, mon petit frère m'en pique un.

— On regarde ensemble ?

Le garçon m'observe avec ses yeux de chien battu. Comment lui résister ?

— OK, mais c'est moi qui choisis la langue.

J'appuie sur un bouton pour sélectionner celle que je veux.

— Quoi ? En français ? Tu veux ma mort ?

Je lui décoche un sourire sardonique.

— Ça te permettra de revoir tes bases !

— C'est pas juste !

Mon sourire s'élargit quand je retrouve son expression de bébé, mais je ne cède pas. Jim et moi parlons couramment le français. Ainsi que l'anglais, bien sûr, notre tagalog maternel, l'espagnol ou encore le dari et l'hindi. Le métier de mon père nous a forcés à devenir de véritables polyglottes, et si nous n'avons jamais vécu en France, nos parents ont toujours eu l'idée, certes un peu rétro, que si l'anglais était la langue des affaires, le français demeurerait celle de la diplomatie, des arts et de la culture. Et de l'amour, ajouterait ma sœur, cette incorrigible romantique...

Nos pieds viennent à peine de fouler le sol français que nous nous rendons sur le parking, là où nous attend la voiture que mes parents ont achetée avant notre départ. J'échange un regard circonspect avec Jim.

— Alors, c'était vrai, se contente-t-il de commenter.

Après avoir habitué nos fesses à reposer exclusivement sur des sièges de véhicules haut de gamme, je dois dire que ce monospace nous fait l'effet d'un tacot, même s'il ne tombe pas en morceaux. Lorsque nos parents nous ont annoncé qu'on déménageait en France, ils nous ont également fait

savoir qu'ils souhaitaient rompre avec notre ancien train de vie. Moins de luxe, plus d'authenticité. Une façon de vivre plus saine, en somme. Ils sont convaincus que c'est ce qu'il nous faut. Moi, je n'ai pas d'avis.

J'ai beau parler couramment français, quand je vois le nom du patelin où nous allons vivre, j'avoue ne pas savoir comment le prononcer. Breuschbiedersheim. Bon courage pour le placer au Scrabble ! Trois mille cinq cents habitants, en comptant peut-être les vaches et les moutons. Une école, un collège, un bistro, deux boulangeries et une supérette. Pas de cinéma, pas de centre commercial, pas de resto branché. Bienvenue dans le trou le plus paumé de l'univers. C'est là que je vais m'échouer, au moins pour l'année à venir. Une chose est sûre : on ne sera pas gênés par le bruit !

Il fait nuit noire lorsque nous arrivons à destination.

— Je ne vois rien, se plaint Jim.

Il a raison. Après avoir vécu à New York, la ville qui ne dort jamais et brille de mille feux toute la nuit, Breuschbiedersheim me semble aussi vivante que le tombeau de Toutankhamon.

— C'est peut-être mieux comme ça, répliqué-je, non sans ironie.

Comme il se tourne vers moi, je me borne à hausser les épaules.

— Ben quoi ? Tu as senti comme ça pue ? Franchement, je n'ai pas envie de voir à quoi ça ressemble à la lumière du jour.

— C'est vrai que ça fouette, admet le petit.

Mon père croit bon d'intervenir.

— C'est l'air de la campagne, les enfants. Respirez-le à pleins poumons !

— Tu veux vraiment qu'on se remplisse les narines de bouse de vache ?

Ma remarque finit par faire rire tout le monde. Tant mieux.

Après avoir vécu pendant deux ans dans un appartement à New York, je suis heureuse de constater que nous emménageons dans une maison. À peine garés, mon frère sort de l'habitable, vole les clés à maman et fonce à l'intérieur. J'imagine qu'il va choisir la meilleure chambre. Son enthousiasme me fait sourire pendant que j'aide mes parents à vider la voiture.

L'escalier craque sous mes pieds et une odeur de vieux bois règne dans le logement. Ça n'augure rien de bon, et je suis trop fatiguée pour poursuivre cet examen.

— Cette chambre est à moi ! s'écrie Jim en passant la tête par l'entrebâillement d'une porte.

— OK, je prends l'autre.

Je n'ai aucune envie de me battre pour un ou deux mètres carrés de plus ou de moins. J'espère de toute manière que je ne passerai pas trop de temps dans cette pièce, puisque ce serait le signe de la fin de ma vie sociale.

Épuisée, je m'allonge sur le lit en attendant que mon frangin ait fini de se préparer dans la salle de bains.

2

Lorsque j'ouvre les yeux, ma chambre est inondée de lumière et je porte les mêmes vêtements que la veille. En général, c'est signe que j'ai fêté quelque chose et que j'étais trop crevée pour me changer. Cette fois, ça traduit seulement une grande fatigue.

Je me lève prestement et fonce en direction de la fenêtre pour me faire une idée de ce à quoi ressemblera mon environnement immédiat. Elle donne sur notre jardin. C'est à cet instant que j'aperçois un garçon de mon âge en train de jouer au football sur l'espace vert voisin. Vêtu d'un short en jean et d'un tee-shirt blanc, il n'est vraiment pas mal. Ses cheveux châtons mi-longs bougent au gré du vent, et les traits de son visage semblent harmonieux, même si je suis un peu trop loin pour les apprécier pleinement.

Soudain, le jeune homme tourne brusquement la tête vers moi et je sursaute, prise en flagrant délit. Au même instant, la porte s'ouvre sur Jim.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je t'ai surprise en train de reluquer quelqu'un ?

— Non.

Mentir à mon frère est une seconde nature pour moi. Bien entendu, il ne m'écoute pas et me rejoint devant la fenêtre. Par chance, lorsqu'il regarde à son tour, le bel inconnu a disparu. Je lui tire la langue et l'abandonne derrière moi.

Nos parents ont déjà filé, mais avant de partir, ils ont pris soin de nous laisser un petit déjeuner digne de ce nom dans la cuisine. Tout en me faisant couler un café, je goûte à l'un des croissants disposés sur la table. Ils sont délicieux. Finalement, s'installer en France ne sera pas si dramatique que ça !

Une fois nourrie et lavée, je m'occupe de ranger mes affaires. Papa et maman ont loué une maison meublée, si bien qu'on n'a pas eu besoin d'acheter du mobilier. Je trie mes vêtements et les range scrupuleusement dans mon placard, consciente que je ne pourrai pas en acheter d'aussi beaux ici, puisqu'on n'y trouve pas les mêmes boutiques qu'à New York. Ce qui me prend le plus de temps, c'est le rangement des livres. Et encore, je n'ai pas pu les prendre tous avec moi. J'ai laissé pratiquement toute ma bibliothèque à Angie, une de mes meilleures amies. Si tout va bien, elle m'enverra quelques bouquins par la poste. Et aussi mes films, que j'ai abandonnés là-bas.

D'ailleurs, je lui envoie un message pour lui faire savoir que je suis bien arrivée. Elle ne répond pas, à cause du décalage horaire. Habitée à déménager tout le temps, je n'ai pas pu me lier durablement avec mes pairs. J'étais très entourée, parce que je n'ai jamais aimé la solitude, mais contrairement à beaucoup d'autres adolescentes, je n'avais pas de meilleure amie, de celle qui vous suit depuis les bancs de l'école. Ou peut-être que si. Ma sœur était ce qui se rapprochait le plus de ce concept. Jumelles, nous partagions tout, de l'utérus de maman jusqu'à notre amour des livres. Tout s'est brutalement terminé il y a quelques mois. Il faut que j'apprenne à tourner la page !

Je sors pour chasser mes idées noires et découvre avec plaisir la présence d'une piscine sur notre terrain. Elle n'est pas immense, mais elle fera très bien l'affaire. Je souris en pensant que mes parents ont probablement choisi cette

maison pour moi. Je suis passionnée de natation depuis toute petite, et je ne me voyais pas emménager si loin de la mer sans pouvoir faire quelques longueurs. J'aurais aimé qu'elle soit couverte pour pouvoir nager aussi en hiver, mais ce n'est pas si grave.

Armée d'un plan que j'ai imprimé avant de partir, je m'aventure à l'extérieur. Mon téléphone ne fonctionne qu'avec le wifi. Il faut que je songe à prendre une carte SIM française, même si pour l'instant, je n'ai pas grand monde à qui écrire quand je ne suis pas chez moi. Et puis, ce n'est pas comme si j'allais me perdre dans ce patelin ! Après avoir vécu dans une ville comme New York, ce serait un comble.

La promenade est nettement plus agréable que ce que j'imaginai. Déjà, je n'ai pas à me soucier des voitures. J'ai dû en croiser cinq ou six tout au plus. Ça change des avenues bondées de la Grosse Pomme ! Le plus haut immeuble que j'aie vu fait trois étages. Je suis sûre que ceux qui occupent le dernier niveau ont l'impression de frôler le ciel tous les jours ! La seule boutique que j'ai découverte sur mon chemin est consacrée aux cannes à pêche. Je préfère ne pas savoir en quoi consiste le shopping pour les gens du coin. Quant aux habitants, je ne peux rien en dire, puisque je n'en ai pas vu un seul. Je m'attends presque à tomber sur Will Smith, qui incarne le rôle de l'unique survivant d'une apocalypse zombie dans le film *Je suis une légende*. Néanmoins, je dois admettre que le cadre est vraiment beau. L'architecture est unique. Toutes ces maisons à colombages dotées de poutres apparentes me donnent l'impression d'avoir fait incursion dans le décor d'un conte de fées. C'est magnifique, vraiment.

Alors que je suis au centre-ville, je vois un panneau qui fait battre mon cœur un peu plus vite. Je ne m'attendais pas à trouver une bibliothèque dans ce village, et c'est tant mieux. Je me hâte d'y entrer et découvre une salle à peine plus grande que notre salon. Moi qui avais l'habitude des interminables étagères de la New York Public Library, et

des longues tables en bois précieux qui me donnaient la sensation d'être à Poudlard, j'avoue être un peu déçue.

Devant moi, l'unique occupante de la pièce sursaute violemment en me voyant et je baisse la tête sur mon corps pour m'assurer que je ne suis pas encore en pyjama. Mes vêtements ne sont pas ce qu'il y a de plus sophistiqué, mais ils sont présentables. J'ai mis des choses simples pour me fondre dans la masse et ne pas passer tout de suite pour une princesse...

— Pardon, je suis désolée de t'avoir fait peur.

La fille qui me dévisage comme si j'étais un cheveu tombé dans sa soupe doit avoir à peu près mon âge. Je lui offre un sourire gêné parce qu'elle me met un peu mal à l'aise à me fixer sans rien dire.

— Oh, ce n'est rien, finit-elle par répliquer. C'est juste que je n'ai pas l'habitude de croiser du monde.

Ça promet pour la suite de ma visite !

Je me mords les lèvres pour ne pas rire et elle se rend compte de sa bourde.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. C'est juste que je ne croise jamais personne ici, mais je ne suis pas complètement asociale non plus.

Je lui décoche un vrai sourire, parce qu'elle a quelque chose qui la rend irrésistiblement sympathique.

— Tu es la nouvelle, c'est ça ?

— Comment tu le sais ?

— Je suis ta voisine. Et puis, ce n'est pas tous les jours que des étrangers s'installent à Breuschbiedersheim !

Je ne peux pas m'empêcher de penser au beau garçon que j'ai aperçu dans le jardin d'à côté en train de jouer au football.

— Je m'appelle Arielle, me présenté-je en cherchant les ressemblances entre celle qui me fait face et le jeune homme de la maison voisine. Je viens d'arriver de New York.

Je m'attends à ce qu'elle fasse le parallèle avec la Petite

Sirène, comme ça m'arrive à chaque fois. Elle s'abstient. Sans le savoir, elle vient de marquer des points.

— De New York ? Waouh ! Je rêve de visiter cette ville. Tu vivais dans quel quartier ? Tu as rencontré des célébrités ?

Je ris en l'entendant me poser mille questions à la fois. Cette fille survoltée me met automatiquement de bonne humeur.

— Je suis une habitante de l'Upper East Side. Mais crois-moi, la réputation de la Grosse Pomme est très surfaite.

— Dis donc, tu parles drôlement bien français. Tu es sûre que tu viens de débarquer en France ?

Je ne lui explique pas que je suis fille de diplomate. Je n'ai pas envie d'étaler ma vie de privilégiée.

— J'ai appris la langue avant de venir.

— Excellente initiative. Tu te sentiras moins perdue.

— Est-ce que... est-ce que tu veux bien me faire visiter Breusch... Breusch...

— Breuschbiedersheim, complète-t-elle avec un sourire. Ce sera un plaisir.

— Merci. Je crois que je n'arriverai jamais à prononcer ce nom.

— Ne t'inquiète pas, ça viendra avec le temps.

Mon opinion sur ce village se confirme. C'est aussi mort que le cours d'histoire de monsieur DeVici. Néanmoins, nous passons un agréable moment ensemble. Alors que je m'apprête à rentrer à la maison, je revois le bel inconnu dans le jardin.

— Voilà mon frère Éric. Tu veux que je te le présente ?

Mon cœur se met à battre plus vite, ce qui est parfaitement stupide, parce que je ne connais même pas ce garçon, et que je n'ai pas la moindre raison de craquer pour un type à qui je n'ai jamais parlé. Néanmoins, je mentirais clairement si je disais qu'il ne me fait aucun effet. Seulement, un jour, un sage a dit : si quelque chose peut mal tourner, elle tournera nécessairement mal. Et ce sage avait carrément raison !

Au moment où je m'apprête à accepter la proposition de Pauline avec plaisir, une blonde qui aurait pu tourner dans un clip de rap s'approche du garçon en trotinant gaiement et passe ses bras autour du cou du bel inconnu. Conformément à ce que j'imaginai, elle n'a en aucun cas l'intention de l'étrangler. Elle l'embrasse comme s'ils étaient seuls au monde. Comme je le ferais si j'étais la petite amie d'un gars comme celui-là. Ce qui n'arrivera pas, parce qu'il est déjà avec une autre, et parce que je ne suis pas venue en France dans le but de me caser avec quelqu'un dès le premier jour.

— Non, j'ai laissé mon petit frère tout seul à la maison, je veux m'assurer qu'il va bien.

Ce n'est qu'un petit mensonge. Mon frangin a quatorze ans. Il a passé l'âge des baby-sitters. D'ailleurs, il déteste quand je le materne un peu trop. Je remarque que Pauline a l'air un peu déçue, alors je me radoucis.

— Tu veux entrer ?

Elle hoche la tête avec enthousiasme.

— Ne fais pas attention au bazar, on vient de s'installer.

— Oh, ne t'inquiète pas. Chez nous, c'est aussi comme ça, alors que nous vivons là depuis des années. Éric ne range jamais rien.

Je ne sais pas pourquoi, ça ne m'étonne pas.

— Les frères sont une vraie plaie, se lamente-t-elle.

Je ne lui révélerai pas que je suis pire que mon frangin. Je lui montre notre maison, lui présente Jim et monte avec elle dans ma chambre.

— Je suis désolée, je n'ai rien à boire ni à manger, nos parents nous ont abandonnés ce matin avec deux croissants que nous avons déjà dévorés, annoncé-je.

— Ce n'est rien, je mange déjà bien assez comme ça.

Un peu surprise, je l'observe. C'est vrai qu'elle est un tout petit peu ronde, mais je la trouve très jolie. Je décide de ne pas relever pour ne pas la mettre mal à l'aise.

— Alors, tu es inscrite au lycée de Ferstein ?

Ferstein, c'est la petite ville la plus proche, mais elle ne dépasse pas les dix mille habitants. J'acquiesce sans entrain.

— Bon courage.

Je souris, amusée.

— C'est si grave que ça ?

— C'est même pire. Tu vois qui est Susie ?

— Euh... non.

— Pardon, c'est vrai. Tu viens d'arriver ! C'est la petite amie de mon frère, et sous ses airs de princesse, c'est un véritable tyran en minijupe.

Je hoche la tête avec conviction.

— Les princesses sont ce qu'il y a de pire.

Je le sais par expérience... puisque j'en étais une, avant. Une fille pourrie gâtée de l'Upper East Side, le quartier chic de New York. Mais tout ça, c'est fini !

— Elle est si terrible que ça ?

— Ouais. Je ne sais pas ce qu'il lui trouve.

— Elle est jolie. Pour beaucoup de garçons, c'est largement suffisant.

— C'est clair !

— Et sinon, que dois-je savoir d'autre sur Breuschbie... Enfin, Breuschtruc, quoi.

— Breuschbiedersheim, complète-t-elle en souriant. Eh bien, si tu veux être au courant de ce qui se passe dans notre petite ville et au lycée, il existe un blog qui recense absolument tous les potins.

J'arque les sourcils, étonnée.

— Vraiment ? J'aurais imaginé que ce genre de truc n'existait que dans les mégapoles.

Je ne peux pas m'empêcher de rire en imaginant le contenu dudit blog. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter dans ce genre de bled ? Que la poule de madame Sierentz s'est évadée avec la chèvre de monsieur Schmidt ?

— Je t'assure que ça existe. Tu devrais y jeter un œil, il y a sûrement déjà des choses sur toi.

— Sur moi ? m'étonné-je. Personne ne me connaît. Il n'y a rien de croustillant à raconter sur moi.

— Crois-moi, dans un patelin comme le nôtre, ta seule venue constitue déjà un événement hautement intéressant.

Je ris encore, amusée.

— Comment il s'appelle, ce blog ?

— L'Œil de Satine.

— Et qui est Satine ?

Un sourire apparaît sur le visage de ma nouvelle copine.

— C'est justement la question que chacun se pose.

Un blog anonyme. Ça me rappelle bien des choses. Une amie avait voulu en faire un, à l'époque. Elle a tenu deux semaines avant de nous avouer à toutes que c'était elle, puis de laisser tomber. Moi, ça ne m'a jamais tentée. Par manque de temps, d'inspiration, et parce que je n'aime pas que l'on fouille dans ma vie, alors, fouiller dans celle des autres, non merci !

Nous discutons encore un petit moment, puis elle s'en va en me promettant de revenir bientôt. Je suis contente. Je m'attendais à m'ennuyer ferme cet été, puisque je ne connais personne ici. La perspective de pouvoir la voir souvent me fait plaisir. Mon frère m'appelle pour m'apprendre que le repas est prêt – comprenez un croissant qu'on a sauvé du petit déjeuner – et nous nous mettons à table. À peine ai-je fini de manger que je retourne dans ma chambre pour jeter un œil au blog en question. Mon ordinateur est horriblement lent ! Bienvenue dans la campagne ! Et encore, nous sommes à une vingtaine de kilomètres au sud de Strasbourg, ça pourrait être pire. Il me suffit de faire une recherche pour le trouver, puisque le site en question apparaît en première position. Je clique dessus. Le design n'est vraiment pas mal. D'emblée, je tombe sur une photo de ma famille en train de décharger la voiture, hier soir. Elle semble avoir été prise depuis la rue. Je lis l'article qui l'accompagne.

Les Dominguez s'installent dans leur nouvelle maison. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Restez connectés pour en savoir plus.

Il y a une autre image. C'est une photo en pied, où l'on me voit dans le jardin, en train de me diriger vers la sortie. Elle doit dater de ce matin, et vraiment, je n'ai rien vu venir ! Si j'avais su, je me serais mieux habillée ! Je lis la légende :

Aperçue : la nouvelle tente une incursion dans Breuschbiedersheim. Y survivra-t-elle ? Vu sa tenue, j'en doute fort.

Je grogne. À New York, j'étais une véritable princesse. Jolies robes et talons hauts. Coiffure soignée et maquillage sophistiqué, et ce depuis l'âge de treize ans. En venant m'installer ici, j'ai pris une décision. Essayer de vivre plus simplement. Au fond de moi, je suis convaincue que c'est la vie que je menais à la Grosse Pomme qui a tué ma sœur jumelle. Mes parents le pensent également, raison pour laquelle ils ont choisi de déménager à l'autre bout du monde, et plus précisément ici, dans ce trou – presque – paumé. Nous aurions pu avoir un superbe appartement de fonction à Strasbourg, mais papa a préféré le troquer contre une maison à Breuschbiedersheim pour nous maintenir éloignés de la ville, mon frère et moi. J'estime que Strasbourg ne présente pas autant de dangers que New York. C'est vrai, qu'est-ce que je risque, au final ? M'étouffer en voulant avaler un bretzel ? Néanmoins, j'accepte la décision de mes parents. Le décès de Belle, survenu il y a moins d'un an, nous a tous secoués et je comprends qu'ils mettent tout en œuvre pour ne pas perdre un deuxième enfant. Ils n'y survivraient pas. Pour ma part, j'espère seulement que je ne mourrai pas d'ennui dans cette petite ville !

Alors, ressembler à un épouvantail, c'est le cadet de mes soucis.

En regardant le blog, je découvre qu'il existe également une application pour mobile. Une fois qu'on l'a installée, on reçoit les alertes pour les nouveaux articles. Et il suffit de cliquer sur un onglet pour envoyer des infos à la dénommée Satine, qui choisira ou non de les publier. Je télécharge l'appli. Je pourrai toujours l'effacer si ça ne me convient pas.

Ô bonheur ! En rentrant, mes parents ont apporté pas mal de choses, dont une carte SIM qui me permettra de communiquer avec le monde quand je serai à l'extérieur de la maison. Je n'ai plus qu'à me faire de nouveaux amis ! Au moins, je peux d'ores et déjà compter sur Pauline !